

Conférence

La langue française n'a pas dit son dernier mot

NADEAU, Jean-Benoît
Auteur du livre,
Le français, quelle histoire !

L'Observatoire de la langue française fait état de 275 millions de locuteurs du français dans une cinquantaine de pays, dont environ 200 millions dans la trentaine de pays qui sont officiellement de langue française.

Il y a bien évidemment quelques disparités. Certains pays qui ne sont pas officiellement francophones comptent des francophones dans des nombres ou des proportions étonnantes. Par exemple, en Algérie, 20 millions d'Algériens parlent le français, soit la moitié de sa population. Israël compte 600 000 francophones, soit 10 % de sa population. Aux États-Unis, on relève environ 2,1 millions de personnes qui déclarent parler le français à la maison. Ça place le français à égalité avec le mandarin, et derrière seulement l'anglais et l'espagnol.

Outre les statistiques sur le nombre de locuteurs, il y a d'autres chiffres tout aussi significatifs : 1-33-54-80-90-140 et 200.

1, c'est pour la France, qui est le seul pays où le français est très largement majoritaire.

33, certains disent 32 ou 34, c'est le nombre de pays où le français a statut de langue officielle.

54, c'est le nombre de pays membres de la Francophonie, grand F.

80, c'est la Francophonie avec les pays observateurs, comme l'Ukraine et le Qatar.

90, c'est le nombre de pays membres de l'Agence universitaire francophone, qui regroupe 800 institutions dans le monde.

140, c'est pour les pays où l'on trouve des Alliances françaises ou des Lycées et collèges français.

200, c'est pour les pays où l'on reçoit TV5Monde, c'est-à-dire partout dans le monde.

Autrement dit, le portrait statistique de la langue française est celui d'une langue à géométrie variable, ou à géographie variable.

Outre la question des nombres bruts, il y a les comparaisons.

Ce n'est d'ailleurs pas pour rien si les passeports américains sont en trois langues – anglais, espagnol et français. Bien sûr, à cause de l'Accord de libre-échange nord-américain, ils sont obligés de tenir compte du Canada. Mais c'est surtout parce que 33

pays, ce n'est pas mal. C'est dire que le nombre de locuteurs n'est pas le seul facteur qui fait qu'une langue internationale est influente.

L'anglais a statut de langue officielle dans environ 45 à 50 pays. Le français est deuxième, à environ 33 pays. Viennent ensuite l'espagnol et l'arabe en troisième et quatrième position, à 21 et 20 pays. Ça tombe très vite à 7 avec le portugais. À 5 avec le néerlandais et l'allemand. Puis à trois avec le mandarin.

Il existe toutes sortes de classements des langues internationales selon toutes sortes de critères comme la richesse des pays concernés, ou les prix Nobel ou les flux de tourisme. Il y a quatre grandes études du genre, celle de George Weber en 1997, celle de Louis-Jean Calvet (le baromètre des langues), celle de Bloomberg (*The Languages of Business*), et celle du MIT (Global Language Network). Notez que trois de ces quatre études proviennent de sources on ne peut plus anglophones - le détail n'est pas insignifiant. Dans tous les cas, le français arrive deuxième ou troisième après l'anglais comme langue internationale, c'est donc dire qu'il reste une langue importante non seulement pour son nombre de locuteurs, mais pour ses contributions en science, en technologie, en arts, dans les œuvres de l'esprit, ou pour le nombre de personnes qui l'apprennent.

En 2013, avec ma femme, nous avons publié un livre sur la langue espagnole, *The Story of Spanish*. Il en ressortait que même si l'espagnol compte deux fois plus de locuteurs que le français, il est tout même beaucoup moins enseigné que le français comme langue seconde. Le nombre de personnes qui apprennent le français ou en français est de l'ordre de 120 millions par an. C'est 4 fois plus que pour l'espagnol. Et encore, les $\frac{3}{4}$ de ceux qui apprennent l'espagnol sont concentrés dans trois pays : Brésil, États-Unis, France.

Les chiffres du français sont très différents, parce que les apprenants sont beaucoup plus répartis. On ne trouve pas deux pays comme le Brésil et les États-Unis qui concentrent 60 % des apprenants. Ils sont 120 millions de personnes dans le monde qui apprennent le français, dont environ 30 millions hors des pays francophones. On compte, entre autres, 1,7 million d'Américains, autant d'Allemands; 2,3 millions d'Italiens, 1,5 million de Syriens, 1 million d'Espagnols, autant de Nigériens, un demi-million d'Indiens, d'Ouzbeks, de Néerlandais, et ainsi de suite.

Par un certain purisme, les francophones ont tendance à ne comptabiliser que ceux qui ont une bonne maîtrise de la langue. Mais les anglophones pensent autrement : quand vous lisez que 1,5 milliard de personnes parlent anglais, c'est qu'on a compté quiconque le baragouine. Si on faisait la même chose en français, les chiffres seraient nettement plus hauts.

C'est quoi, parler une langue? Si on regarde la banque *Ethnologue*, qui est considérée comme LA référence, il n'y a que 70 millions de personnes de langue maternelle française dans le monde. Autrement dit, je suis dans la statistique, mais pas vous. Cela exclut Léopold Sédar Senghor, Dany Laferrière, Akira Mizubayashi, Aki Shimakazi et une demi-douzaine de Goncourt. Que fait-on des locuteurs qui ont l'arabe, le wolof, le lingala, l'anglais, l'espagnol comme langue maternelle? Ils ont été entièrement scolarisés en français. Ils sont complètement fonctionnels, mais ils ne comptent pas.

Dans le cas du français, il y a presque quatre fois plus de locuteurs de langue française apprise que de locuteurs du français langue maternelle. Pareil pour l'anglais.

L'espagnol est dans une situation inverse. Il y a environ 400 millions de locuteurs de langue maternelle et tout au plus 100 millions de locuteurs de langue apprise. La plupart des autres langues internationales sont aussi dominées par des locuteurs de langue maternelle, et beaucoup moins enseignées que le français.

En fait, c'est LE point commun entre l'anglais et le français comme langue internationale : beaucoup plus de personnes qui pratiquent ces langues en tant que langue apprise que comme langue maternelle.

Outre ces considérations statistiques, qui sont importantes, je m'interroge beaucoup sur un autre aspect, à savoir que :

Ce qu'il y a de plus fort dans la francophonie, c'est finalement le mot.

J'ai même l'intuition que la grande chance historique de la langue française au 3^e millénaire sera peut-être justement que tous ceux qui parlent français se sont découvert une identité commune.

Le géographe français Onésime Reclus a eu une idée de génie, en 1886, en inventant le mot « francophonie ». Reclus travaillait à une représentation du monde selon les langues plutôt que les « races » ou les « religions ». Ce faisant, il a inventé une civilisation.

Bizarrement, le concept est tombé dans l'oubli, jusqu'aux années 1930, où le mot resurgit au sens d'« indigène francisé ». En 1962, Léopold Sédar Senghor, alors président du Sénégal nouvellement indépendant, lui redonne son sens originel désignant tous ceux qui parlent la langue.

Le mot de Reclus, sous l'impulsion de Senghor, se répandit comme une traînée de poudre à tel point qu'il était devenu courant au milieu des années 1980. Car il fallait un mot qui décrit ce que c'est que de parler français sans être français.

Il arrive que des empires se rebaptisent, pour des raisons politiques. Les Anglais du 17^e siècle, ayant avalé les royaumes d'Écosse et d'Irlande, ont voulu masquer leur domination en se désignant comme « britanniques ». Les Castillans, pour les mêmes raisons, se sont déclarés *espagnols*, tout en poussant le bouchon plus loin : les Espagnols parlent espagnol, alors que les Britanniques ne parlent pas le « britannique ». (La polémique castillan/espagnol est encore vive dans le monde hispanique.)

Le mot « francophone » est d'une autre essence puisqu'il est survenu spontanément, de la périphérie plutôt que du centre. La preuve : les institutions francophones ont mis du temps à s'ajuster et ne se désignaient pas comme telles avant le milieu des années 1990.

Et c'est justement ce qui fait la force de la francophonie : ce sont les gens qui l'ont voulue bien avant les institutions et les chancelleries.

En 2011, lors de l'Université d'été du Centre de la francophonie des Amériques, j'avais rencontré une professeure de français de Buenos Aires qui parlait de sa francophonie comme d'une *identité ultérieure* à son identité argentine et son identité d'hispanophone. C'est exactement cela : une identité ultérieure qui s'additionne sans nier les autres.

Quand nous nous sommes rencontrés, Julie et moi, à l'Université McGill, à Montréal, Julie ne parlait pas français. Elle était si peu familière avec le monde francophone, qu'elle me qualifiait de « français ». Alors une des premières choses qu'on s'est expliquées, c'est que j'étais un francophone. Par exemple, dans la même conversation, Julie a appris qu'elle

était anglophone, ce qu'elle ignorait – le mot était inconnu en anglais et il reste encore peu courant. Ça paraît une banalité, mais il y a une vision du monde derrière cela. Ce sont les francophones qui ont inventé les anglophones!

Bien des années plus tard, nous sommes arrivés à Paris et l'attaché de presse avait insisté pour converser avec Julie. Et après deux minutes, l'attachée de presse avait soupiré en disant : « Ouf, ça me rassure, Julie est francophone ». Sur le coup, j'avais drôlement réagi en disant : « Un instant, ce n'est pas une francophone, c'est une anglophone. » L'attachée de presse avait dit : « Oui, Jean-Benoît. Julie parle français, elle est francophone. » Et je lui avais répondu : « Alors toi, aussi, tu es francophone ».

Un beau mot valise, ça, francophone, un peu comme européen ou américain, ça peut revêtir plusieurs sens, parfois opposés, selon qu'on est un Québécois, une Française, un Belge, une Sénégalaise ou un Algérien.

Le mot « *francophone* », tout comme « *américain* » ou « *européen* », revêt une multiplicité de sens qui varient selon les pays et, dans chaque pays, selon les générations et les régions.

Les Africains en général ont une définition large du mot francophone, qui est celle de tous les parlant-français en dehors de toute ethnie, et sans arrière-pensées coloniales.

L'Algérie, à cause de son expérience coloniale, refuse de se déclarer officiellement francophone, même si les universités algériennes sont largement représentées parmi l'Agence universitaire de la francophonie.

Au Québec, le mot a d'abord été synonyme de « Canadien français », avant de s'élargir aux autres francophones, encore que l'on rencontre bien des résistances à admettre qu'un anglophone puisse être francophone.

Les Belges, eux, ont tendance à considérer un francophone comme n'importe qui parlant le français, sauf peut-être les Flamands, dont un bon nombre se disent néanmoins francophones-mais-pas-wallons.

Quant aux Français, ils ont eux-mêmes tendance à considérer comme francophone quiconque parle français... sauf eux-mêmes. Encore que, les jeunes Français et ceux des régions se déclarent plus volontiers francophones.

Au fond, c'est une question d'identité. On ne peut pas reprocher à 66 millions de Français d'être d'abord français avant d'avoir la fibre francophone. Mais le fait est que, partout ailleurs dans le monde, plus de 200 millions de parlants-français qui n'ont aucune fibre française se revendiquent d'une langue et d'une culture dans laquelle ils ont investi personnellement ou collectivement.

Bref, quand je parlais plus tôt de la puissance du mot francophone, c'est bien dans le fait qu'il se crée autour du mot une nouvelle vision du monde et une civilisation qui dépasse très largement le domaine d'origine de la langue. C'est très fort, la francophonie.

À bien y penser, la langue française est francophone depuis toujours.

Ça fait dix siècles qu'il y a des gens qui apprennent le français très loin de son domaine d'origine et qui le pratiquent. En fait, ça remonte à l'époque où le français n'était pas encore du français comme on l'entend, mais un protofrançais, le roman. La variété du nord, qu'on appelle les langues d'oïl, s'exportait vers l'Angleterre et l'Allemagne. Et la variété du sud, qu'on appelle les langues d'oc, s'exportait dans le bassin méditerranéen.

On sait depuis longtemps que bon nombre de Français n'étaient pas français : Rivarol était italien, comme Yves Montand, et ainsi de suite.

Mais là, on commence à assister à des brassages fascinants. Par exemple, un des grands humoristes québécois, Boucar Diouf, est un Sénégalais qui est venu au Québec il y a 20 ans pour faire son doctorat en océanographie – sa thèse portait sur l'adaptation des éperlans en eau glaciale. Évidemment, ça n'était d'aucune utilité dans son village natal. Il était tellement comique, comme professeur, que ses étudiants lui ont dit de s'inscrire à l'école de l'humour. Il est maintenant une des voix les plus originales parmi les humoristes québécois.

Un autre bel exemple, c'est bien Stromae, le chanteur belgo-rwandais. Ou encore le chanteur-compositeur Mika, qui est britanno-libanais.

À ce titre, la littérature a été très en pointe. Depuis 25 ans, il y a cinq prix Goncourt qui ont été décernés à des étrangers qui, par-dessus le marché, n'avaient pas le français pour langue maternelle : Amin Maalouf, Andreï Makine, Tahar Ben Jelloun, Assia Djébar, Jonathan Littel. Mais il y a aussi les cas de grands auteurs comme Cioran ou Kundera ou Nancy Huston qui ont carrément choisi le français.

Leurs prix sont parfois présentés comme des prix de bonne conscience, sauf que! Deux choses : ça commence à faire beaucoup, d'une part. D'autre part, ni Andreï Makine qui est russe, ni Jonathan Littel, qui est américain, ni Dany Laferrière qui est haïtien et québécois, n'ont particulièrement souffert du joug colonial.

Encore plus intéressant, le cas d'Amadou Kourouma, celui qu'on a appelé le Voltaire noir et auteur d'un livre qui fera date, *Le Soleil des Indépendances*. Kourouma était un actuaire ivoirien qui a fait carrière en Algérie et écrit un roman refusé par tous les éditeurs français avant d'être découvert au Québec et ensuite publié au Seuil.

Mais ce genre de brassage, à cause justement des associations, ne se passe plus seulement en littérature ou en musique. En France, on a un Premier ministre catalan, 2 ministres marocains, 3 ministres antillaises, une ministre coréenne et une ministre québécoise. Dans le sens inverse, le nouveau premier ministre du Québec, Philippe Couillard, est un Français, par sa mère. Et l'ancienne gouverneure générale du Canada, Michaëlle Jean, est une Haïtienne.

Tous ces mouvements sont le propre d'un espace francophone en santé. Non, la langue française n'a vraiment pas dit son dernier mot.